4448

PARIS et ORLÉANS, 31 Janvier 1924

Les camarades
adresseront tout ce qui concerne
l'en dehors
à E. ARMAND
22, cité St-Joseph, ORLÉANS

l'en dehors

25 cent.

bi-mensuel

3e ANNÉE, n° 28

Correspondance internationale : allemand, anglais, danois, espagnol, esperanto, flamand, hollandais, *ido,* italien, portugais, roumain.

Abonnements : Six mois. 3 f. » — Extérieur . . 4 f. »
(Une heure de travail d'un ouvrier qualifié).
Un an . 5 50 — — . . 7 50
Tout numéro antérieur au mois courant : 0 fr. 30

La périodicité régulière n'est pas garantie, car elle dépend des fonds disponibles. Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, n'importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés d'un timbre.

En guise d'épilogue

Deux syndiqués tués et vingt autres blessés au meeting de la rue Grange-aux-Belles — la mort de Lénine. Deux faits que le hasard a fait s'accomplir presque simultanément et qui sont reliés plus qu'il ne semble. Sans l'accession de Lénine au trône de Pierre-le-Grand, les deux malheureux auquels je fais allusion vivraient très probablement encore.

Et très probablement aussi les insurgés de Kronstadt. Et très probablement encore une foule de gens qui n'avaient point demandé à naître, qui ont exigé force soins pour arriver à stature d'homme et qui ont péri misérablement par la famine ou au cours des guerres que les bolchévistes ont dû soutenir pour conserver les rênes du char de l'Etat, pour parler la langue de M. Prud'homme. Le tsarisme n'aurait fait ni mieux ni pire. Les régimes démocratiques non plus. De sorte que Vladimir Lénine-Oulianoff n'a rien apporté de neuf au monde. Cette ancienne victime de l'autorité s'est révélé un autoritaire, cet ex-persécuté s'est montré un persécuteur. Il nous a rappelé que le révolutionnaire qui a souffert à cause de ses opinions n'hésite pas, quand il tient la queue de la poêle, à infliger de la souffrance à autrui pour le châtier de penser autrement que lui.

Et ce rappel me rend antipathique Lénine, frère de fusillé, lui-même emprisonné, exilé, ex-paria économique.

QUI CÉ.

Chemin faisant....

Les béquilles. — Chaque idée est une *béquille* dont se sert l'humanité pour avancer sur la route du progrès. Lorsqu'elle a fait son usage, après un certain temps, elle cède sa place à une autre. Il faut respecter les béquilles pour le soutien qu'elles apportent pendant un certain temps aux hommes chancelants, cherchant leur voie dans les ténèbres : elles représentent une phase de l'évolution. Mais il ne faut pas s'entêter à garder toujours les mêmes : elles ne rendraient plus d'utiles services et l'homme retomberait plus bas que jamais. Ce sont des dieux morts, des idoles périmées : respectons les comme un beau temple que nous admirerions sans vouloir nous éterniser dans ses murs. Respectons moins ceux qui s'obstinent à marcher avec les béquilles d'antan, usées et vermoulues. Ils sont forcés de marcher à reculons. Certes, une heure viendra où nous n'aurons plus besoin d'aucune béquille : c'est qu'alors les hommes seront assez intelligents pour se guider seuls, sans appuis extérieurs. D'ici là, tâchons que les béquilles que nous utilisons soient le moins lourdes possibles à porter. Changeons-en chaque fois que nous en éprouverons le besoin, substituons des béquilles toujours plus perfectionnées, toujours plus solides aux précédentes, des béquilles qui nous donneront assez de force pour que nous puissions nous passer d'elles, pour que notre marche enfin soit assez assurée pour que nous ne fassions plus de faux pas, au risque de nous briser les jambes, à la poursuite de je ne sais quelles chimères !

Célibat et société. — Le fait qui consiste à « embêter » un *célibataire* « jusqu'à la gauche », à lui faire supporter toutes les corvées, à l'humilier, le brimer, le tourner en ridicule, sorte de « paria » n'ayant que des désavantages au sein de la société, bouc émissaire de l'Etat et de tous, sous prétexte qu'il est une « bouche inutile », est une des plus sottes atteintes à la liberté individuelle que je connaisse. Chacun de nous a le droit d'arranger sa vie comme il l'entend et personne, particulier ou collectivité, n'est qualifié pour lui demander des comptes. Frustrer le célibataire de ses « droits », lui préférer, s'il est obligé, pour vivre, de travailler dans une administration quelconque, quand il s'agit d'attribuer de l'avancement au personnel, lui préférer un non-célibataire, un « père de famille » qui ne remplit pas toujours ses devoirs, qui a mis au monde des enfants *par égoïsme*, pour en tirer des avantages, ou par hasard, un soir de rut ou d'ivrognerie, c'est une iniquité. Des gens sont fiers d'avoir des enfants, alors qu'ils ont tout fait pour ne pas en avoir. Ils considèrent comme un égoïste le célibataire qui s'est abtenu de jeter dans un monde sans beauté des êtres destinés à souffrir. L'enfant hérite des tares de son père, morales et physiques, mais c'est un futur soldat. Inclinez-vous, célibataires, devant le héros qui l'a mis au monde. Le procréateur inconscient jette dans la vie — et quelle vie ! — des êtres malingres, rachitiques, véritables déchets d'humanité, des « dégénérés » en un mot, mais la société lui garde une reconnaissance infinie de cet apport qui lui rendra des services, et ne fera cependant qu'augmenter le nombre des malheureux, livré aux mille bourreaux de la médiocratie, crevant de faim et de misère, parmi des indifférents. N'importe, c'est le célibataire qui a tort, lui qui n'a pas voulu « fonder une famille » et dont la vie tout entière, consacrée à un noble idéal, est un modèle de vertu et un exemple d'héroïsme. C'est lui qu'on accable d'impôts, qu'on bafoue et qu'on tourmente, lui, le parasite, lui l'être sans foyer, chassé de partout !

La vie stupide. — Nous vivons une vie stupide. Autant dire que nous ne vivons pas. Nous naissons dans une société qui méconnaît l'art et la vie. Nous sommes jetés au sein de la laideur et c'est contre cette laideur que nous nous débattons. Sort peu enviable que le nôtre ! Nous vivons parmi des étrangers, des êtres amorphes, incapables de nous comprendre : nous ne parlons pas la même langue, nous ne donnons pas aux mots le même sens. Notre existence se passe à nous défendre contre nos ennemis qui, ayant fabriqué une société qu'ils croient parfaite, n'admettent pas que nous nous y trouvions mal, et que nous n'acceptions pas le bonheur qu'ils nous offrent. — La vie stupide est celle que la canaille nous a faite et qui a pris la place de la vie harmonieuse et vivante. — Certains individus vivent du meurtre, du vol et de la prostitution (en tous genres), soit qu'ils les pratiquent eux-mêmes, soit que leur fonction consiste à les réprimer. Dans ce cas, ils ont intérêt à ce qu'ils ne disparaissent pas, afin de justifier le métier qu'ils exerçent. Faire naître des « affaires » est pour certains individus un moyen d'existence. Ils nous rendent la vie insupportable. Elle ne présente plus aucun intérêt. Ils voudraient en chasser toute beauté, toute originalité. La vie se résume pour eux dans quelques gestes mécaniques. Le monde est gouverné par une bande de crétins (toujours les mêmes, quoiqu'ils changent de noms et de figures). Les administrations, qui tiennent en main ses destinées, sont dirigées par des individus dont l'ignorance, les partis-pris, les préjugés sont responsables de toutes les iniquités. Quand on pense que le sort des individus dépend d'une foule anonyme, guidée par quelques pîtres, qui n'ont jamais rien compris à la vie, qui n'ont jamais tressailli ni vibré devant la beauté, qui rabâchent des « âneries » et se disent « compétents » en toutes choses, dont l'existence n'est qu'hypocrisie et bluff, on éprouve une angoisse indicible, et l'on se demande si la vie vaut vraiment la peine d'être vécue. Les victimes de quiconque détient une « parcelle d'autorité » ne se comptent plus. L'Himalaya de crimes, de saletés, de turpitudes dont la cause unique est dans la rapacité, la cruauté, l'imbécillité d'une majorité incohérente et veule, qu'une minorité non moins incohérente et veule fait marcher tout en lui obéissant, dépasse tout ce que l'imagination humaine peut rêver. Cette vie stupide, à rebours, que nous obligent à vivre les eunuques dont la société est remplie est une mort lente, un enlisement que nous devons essayer d'enrayer de toutes nos forces, si nous voulons vivre sainement, normalement.

Gérard de LACAZE-DUTHIERS.

Croquignoles

Leçons de choses

Il y a quelque temps comparaissait devant le juge Herrman, à New York, une femme qui s'était approprié diverses marchandises dans un des grands magasins de l'immense cité américaine, et ce pour une valeur de doll. 11,75. Le juge lui tint ce langage : « Je ne vois aucune raison pourquoi la femme d'un maçon irait filouter dans les magasins; j'ai appris que votre mari gagnait de 12 à 15 dollars par jour et ceci doit suffire pour élever une famille. La femme d'un avocat ordinaire dont le revenu s'élève à beaucoup moins aurait des raisons de commettre pareils larcins; mais non vous. » D'où il appert que le juge Herrman reconnaît que lorsqu'on ne gagne pas assez pour élever sa famille, le vol est licite. Et d'une. Devant le grand jury de White Plains, *dans l'Etat de New York, était récemment traînée une jeune femme de vingt ans, laquelle avait quitté une place à Bridgeport, parce qu'elle n'y gagnait pas assez sa vie, pour faire la femme de chambre à* Westchester Hotel. *Elle n'y gagnait pas davantage et pour pouvoir se procurer l'argent nécessaire à son retour au logis paternel, déroba au cuisinier de l'hôtel une montre et sa chaîne, et engagea les deux objets au Mont de Piété. Non seulement les jurés l'acquittèrent, firent une collecte en sa faveur, mais encore deux d'entre ces* gentlemen *lui offrirent leur automobile pour la mener à la gare... Et de deux... Et c'est ainsi que des bourgeois, de temps à autre, arrivent à concorder avec nous concernant l'illégalisme...*

CANDIDE.

Les mauvais bergers

Pour curieux que cela puisse sembler au premier abord, on rencontre encore dans nos milieux des antiautoritaires — en nombre plus grand qu'il ne paraît — dont l'attitude quotidienne montre qu'ils sont restés sous l'empire des « préjugés » — c'est-à-dire des opinions qui, *a priori*, sans examen guident les membres de la « Société » bourgeoise quand ils apprécient les gestes de leurs semblables. Beaucoup des composants de nos milieux qui ont accepté cérébralement notre conception individualiste de la vie, sont encore bien loin d'être débarrassés des influences de l'éducation qu'ils ont reçue. Ils sont venus parmi nous traînant derrière eux tout un héritage d'idées préconçues concernant la morale : au point de vue économique comme au point de vue des mœurs ou à celui des rapports entre les hommes en général. Ce bagage, ils s'en délivrent d'ordinaire peu à peu. Mais il peut arriver qu'ils ne s'en libèrent jamais. Ils le gardent jusqu'à la fin de leur existence comme un boulet qui alourdit leur marche et qui les amène à alourdir la marche des autres.

A l'égard de ces traînards, je ne sais qu'une seule façon de se comporter : mettre tout en œuvre pour leur faire abandonner leurs préjugés. Il y a intérêt pour moi, il y a intérêt pour nous tous, individualistes, à ne pas sentir à nos côtés des camarades qui ne le sont qu' « à moitié », qui ont conservé des milieux d'où ils proviennent les idées en cours sur le respect des conventions sociales, la morale sexuelle, la réputation bonne ou mauvaise, par exemple ; idées qui ne servent, somme toute, qu'à maintenir, consolider un état de choses, un état de fait dont la durabilité est génératrice de tant de souffrances parmi ceux de « notre » monde.

Nous faisons autour de nous une propagande destinée à ébranler, à saper les préjugés *grossiers*. Cette propagande s'adresse à tout le monde. Elle est insuffisante si elle ne se double pas d'une propagande, tout aussi énergique, dans notre milieu particulier, pour en chasser les préjugés *subtils*, ceux qui perdurent à l'état latent, ceux qui sont tapis dans les coins sombres de l'entendement, les replis lointains du raisonnement. Nous ne savons pas, en effet, si à l'heure de la mise en pratique de la conception individualiste de la vie, nous ne trouverons pas en ces demi-camarades — poussés dans leurs derniers retranchements — non plus des coopérateurs, mais des poids morts, plus peut-être : des ennemis passés armes et bagages de l'autre côté de la barricade. Ce côté où l'on fait de la vie individuelle la dépendante des préjugés sociaux, de la vie intellectuelle le synonyme de l'obéissance à une discipline livresque, de la vie « morale » une série de restrictions, de mortifications dont le but est de maintenir les profiteurs du contrat social à l'abri de toute rebellion.

* * *

La série d'articles consacrée à la *Polémique d'idées* par notre ami Gérard de Lacaze-Duthiers m'a fait réfléchir et songer à ces polémistes qui se décorent du titre d'anarchistes et dont le procédé de polémique consiste à faire appel — pour nuire à un adversaire dont ils jalousent le rayonnement intellectuel — aux préjugés qui sommeillent encore en l'esprit de prétendus anti-autoritaires. Il y a eu, il y a des polémistes qui, en effet, empruntent l'étiquette anarchiste et qui ont recours aux mêmes termes, aux mêmes invectives, aux mêmes arguments que les polémistes des journaux bourgeois. Ils s'appuient, pour ameuter leurs lecteurs contre ceux dont l'activité a le malheur de leur déplaire, sur les mêmes faits qu'invoquent les polémistes bourgeois pour discréditer leurs antagonistes auprès des « honnêtes gens » qui forment leur clientèle.

J'appelle ces polémistes des « mauvais bergers ». Je les dénomme ainsi non seulement parce qu'ils misent sur le décrassage cérébral *incomplet* des « demi-camarades » — non seulement parce qu'ils spéculent sur la stupéfaction que peuvent susciter certains gestes qui s'écartent de la normale chez des esprits impréparés ou en évolution — mais encore parce qu'ils perpétuent parmi ceux des « nôtres » qui ne le sont pas *encore* entièrement, la *pratique* de porter une opinion ou un jugement sur des actions accomplies par des êtres dont le déterminisme personnel est ignoré de ceux qui apprécient si sévèrement leurs agissements ; qui n'ont jamais passé avec eux de contrats d'aucune sorte ; qui ne leur ont jamais promis de se conduire d'une façon plutôt que d'une autre en telle ou telle circonstance.

J'appelle ces polémistes des « mauvais bergers » parce qu'ils tendent à maintenir dans nos milieux le point de vue où se placent les tribunaux correctionnels, ou la morale religieuse ou laïque, pour juger les « délits » et les « délinquants ». Or, j'estime que dans « notre » monde, on est trop enclin encore à se ranger à ce point de vue conservateur de la société bourgeoise.

C'est entendu, des « nôtres » peuvent accomplir des actes, des gestes qui choquent et scandalisent les habitudes reçues, les coutumes prévalant — en paroles tout au moins — parmi les ouvriers, les employés, les fonctionnaires avec lesquels les hasards de l'existence nous ont amenés à travailler — chez nos voisins ou les habitants de la localité où nous avons établi nos pénates. J'admets qu'il ait fallu conquérir une émancipation très approfondie pour que ces actes ou ces gestes ne nous étonnent pas. Il ne me convient pas de trouver en un polémiste « anarchiste » un répétiteur des professeurs de droit ou de morale autoritaire.

« Notre » monde est en butte à tous les assauts de ceux qui craignent de voir se dérober sous eux une situation d'autorité qu'ils ne doivent qu'à l'ignorance générale sur les questions relatives au « bien » et au « mal » conventionnels. Ces assauts — et les détenteurs d'autorité sont formidablement armés — *suffisent* pour nous tenir sur l'alerte ou sur le qui vive. Fi de ceux qui nous tirent dans le dos ! Je maintiens qu'une entente tacite est essentielle entre tous les individualistes qui nient la nécessité de recourir aux Codes, aux Administrateurs sociaux, à la violence gouvernementale, pour asseoir leurs relations mutuelles — une entente impliquant un effort constant de compréhension et de support à l'égard des manifestations individuelles du déterminisme de chacun de nous. Si cet effort manque, la situation n'est plus tenable.

J'appelle « mauvais bergers » ceux dont l'influence intellectuelle vise à éterniser dans notre monde — le milieu individualiste anarchiste — la dureté de cœur bourgeoise, l'étroitesse d'esprit bourgeoise, la logique bourgeoise, la rancune bourgeoise, l'implacabilité bourgeoise. Et par « bourgeois », j'entends non pas seulement ceux qui pensent bassement, mais les bénéficiaires d'un régime d'autorité, quel qu'il soit. Et je mets dans le même sac tous ceux qui font leur jeu.

E. ARMAND.

Qu'est-ce que l'amour ?

J'ai besoin de vous.
J'ai besoin de vous toucher,
d'entendre votre voix harmonieuse,
de voir votre cœur heureux luire à travers vos yeux heureux.
J'ai besoin de sentir se transmettre en moi les frémissements de votre âme ;
J'ai besoin de la joie de faire reposer en vous la confiance que mon cœur me suggère de vous accorder.
J'ai besoin de vous ; j'ai besoin de vous grandement ; j'ai besoin de vous infiniment.
Voilà ce qu'est l'amour.

J'ai besoin d'Elle infiniment, de ma mère bien-aimée !
Ce que le soleil est à la plante qui croît,
Ce que l'eau est à la mer qui soupire,
Ce que l'étoile est aux cieux constellés,
Ce que la sève est à l'arbre productif,
Ce que l'arbre est au fruit mûrissant,
Ce que l'altitude et le sublime sont à la montagne,
Ce que la couleur est à la fleur humide de rosée,
Ce que la joie et la paix sont à la vie,
Ce que la grâce et la patience, la compassion et la douceur, l'affection et la générosité étaient à Elle,
Ainsi, ô souvenir révéré, était-elle à moi !
J'ai besoin d'Elle, ma mère, toujours et à jamais.
Voilà ce qu'est l'amour.

J'ai besoin du souvenir de mon père :
Ses instincts primitifs,
Son goût pour la forêt silencieuse, la rivière bavarde, la chasse excitante,
La hutte en bois, le foyer grossier, le fagot flamblant,
Ses chiens rêvant devant les bûches embrasées,
La peau de raton clouée à la porte rustique,
Les souples fourrures étendues sur le sol,
Le loquet de bois et les charnières en cuir,
Son fusil infaillible suspendu à l'une des poutres raboteuses,
Ses mets grossiers, mais abondants,
Sa large et plus que généreuse hospitalité,
Ses histoires à faire dresser les cheveux sur la tête et qui finissaient par être vraies à force d'être racontées,
De tout cela, j'ai besoin, parce que c'étaient ses affaires ou ses habitudes...
Voilà ce qu'est l'amour.

J'ai besoin de toi, mon amante, mon amie, ma camarade, ma compagne...
Mère aimante de mes enfants,
Compagne des grands chemins ou des petits sentiers de ma vie.
Ce que l'étoile est au marin,
Ce que les vents légers sont à l'été,
Ce que la lune sereine est à la nuit,
Ce que le parfum est au bouton qui s'épanouit.
Ce que le sang est au corps,
Ce que la liberté est à la paix et au contentement d'esprit,
Tout cela, tu l'es pour moi, et j'ai besoin de toi, ma douce compagne,
Pour te laisser le droit de suivre le penchant de ta propre nature,
N'assumer aucune autorité sur toi,
Etre bon et courtois à ton égard,
Respecter tes désirs, tes souhaits, tes inclinations, tes pensées, tes caprices.
Me montrer loyal à ton égard.
Voici ce qu'est l'amour.

J'ai besoin de mes enfants bien-aimés.
Comme la plante a besoin de boutons pour sa floraison,
Comme l'arbre a besoin de fruits pour sa reproduction,
Comme la fleur a besoin d'éclat pour sa parure,
Comme la rivière a besoin de ses rives pour aller vers la mer, j'ai besoin d'eux.
J'ai besoin d'eux, malgré les soins qu'il leur faut prodiguer, les soucis qu'ils me causent, malgré ce qu'ils me coûtent, malgré leurs pleurs,
Avec leurs joies, leurs peines et leurs imperfections,
J'ai besoin de leurs baisers et de leurs caresses, de l'intérêt qu'ils me portent,
De leur anxiété quand je n'arrive pas à l'heure convenue,
Même avec leur impétuosité et leur nature destructive, j'ai besoin d'eux.
Avec leur gentillesse, leur douceur et leur beauté ;
Avec leur turbulence, leurs jeux bruyants, leurs cris sauvages. J'ai besoin d'eux,
Avec le reflet du soleil en leurs yeux,
Le rose de l'excitation sur leurs joues fraîches,
L'élasticité onduleuse de leurs muscles,
L'impétuosité et la folie de leur jeunesse et de leur inexpérience,
Dans le répit de la détente, la sérénité du sommeil,
De tout mon esprit, de tout mon être, de toute mon âme
J'ai besoin d'eux, de mes enfants.
Voilà ce qu'est l'amour.

J'ai besoin de mes frères et de mes sœurs ;
De leur affection consanguine vivifiante comme les brises marines rafraîchissantes.
De leur gratitude et de leur pensée affectueuse qui m'enveloppe comme l'air ambiant.
J'ai besoin de leur gaieté contagieuse, de leur bonté débordante,
Du courage magnétique de mes frères,
De la féminité séductrice de mes sœurs charmantes,
De leur savoir-faire, de leur tact, de leur goût, de leur élégance.
Tels qu'ils sont et tels qu'ils seront, j'ai besoin d'eux,
Voilà ce qu'est l'amour.

J'ai besoin de mes amies et de mes camarades du sexe féminin.
Comme un marin naufragé a besoin d'eau au sein d'un désert d'eau,
Comme la mer a besoin d'un sable fin et doux pour sa plage, j'ai besoin d'elles.
Et de leurs affectueux accueils et de leurs invitantes poignées de main, de leurs douces caresses, de leur amitié tendre, de leurs joyeuses reparties, de leur ferme réserve, de leur désarmante franchise ;
Garder en mon cœur leurs loyales confidences, défendre leurs intérêts, ne pas tromper leur foi en moi,
Les considérer comme mes égales en fait de droits sociaux,
Regarder avec candeur en leurs yeux purs,
Agir envers elles comme le brise-lame en mer,
M'interposer entre elles et les vagues submergeantes de la jalousie, de la malice, de la pruderie, de l'ignorance, de la suspicion et des conventions,
Alors qu'agir ainsi ne porte en rien ombrage à leur effort personnel pour se protéger elles-mêmes ;
Œuvrer en commun contre les préjugés des chauves-souris humaines incapables d'apercevoir l'aurore du jour qui point,
Où hommes et femmes, également égaux,
S'en iront ensemble, dans une camaraderie confiante et gaie,
Remplis de la vision joyeuse de la liberté qui vient,
Vers le soleil levant qui dissipera notre obscurité sociale.
Et de le saluer avec des cœurs ouverts comme les nénuphars saturés de la rosée bienfaisante du matin,
Et s'abreuver à longs traits de cette ambiance fortifiante d'une modeste confiance en soi,
Qui crée les jeunes filles magnétiques, les femmes vraiment femmes, les compagnes aimantes, les mères maternelles,
De tout cela j'ai besoin, Et ce besoin c'est l'amour.

J'ai besoin de mes amis et compagnons du sexe masculin,
J'ai besoin de leurs solides et ardents serrements de main,
De leurs cœurs aimants, qui se reflètent dans leurs sourires attirants !
De leurs yeux intelligents, étincelants d'amitié et de camaraderie,
Comme de chardons ne blessant nul qui ne s'attaque à eux, j'en ai besoin.
J'ai besoin de leur droiture qui incite à l'honnêteté,
De leur franchise naturelle qui engendre la confiance,
Qui ne réclame pas davantage que ce qu'elle est prête à accorder,
Qui parle le langage de la sagesse et de la compréhension,
Dont la sincérité est aussi persistante que le temps.
Mes amis qui sont aussi généreux que la nature,
Aussi francs que la lumière du jour,
Aussi tolérants que l'incertitude,
Aussi larges que l'océan,
Aussi joyeux que le printemps.
Même avec leurs faiblesses et leurs folies, et leurs manquements,
J'ai besoin d'eux.
J'ai besoin de les aider quand ils sont dans le besoin,
de les guider quand ils vont à tâtons,
de les secourir quand ils ont du chagrin.
Voilà ce qu'est l'amour.

Et j'ai besoin de toutes les choses de ce monde :
La terre et l'eau et l'air et la chaleur du soleil,
Les fleurs, les fruits, les noix, les céréales et les prairies,
Toute la flore du monde.
Et j'ai besoin de la faune du monde,
Des êtres de l'air, de la terre et des eaux
Qui volent, rampent, grimpent, nagent ou se cachent dans le sein de la terre.
De tout ce qui vit, pousse, sent et pense
Et tout cela pour le partager avec mes amis
(Comme le soleil partage entre tous sa clarté et sa chaleur).
Eux et moi, comme co-propriétaires usant des choses qui sont,
Pour les utiliser, les développer, en produire et en tirer :
les cabanes et les palais,
la nourriture et la boisson,
les vêtements simples et les parures.
Et tout ce qui donne le confort, la joie, la douleur ou la mort,
Chacun choisissant pour lui-même.
Et j'ai besoin de la vie considérée comme chose sacrée.
Des droits de l'individu considérés comme chose sacrée,
De la liberté considérée comme chose sacrée,
Et de la joie, de la paix, de la justice, et du bonheur.
De l'affection, de la noblesse, de la dignité, de l'honneur, de la fraternité, de la camaraderie,
Et de ce qu'il y a de divin dans toutes ces choses pour chacun dans ce bas-monde,
De tout cela j'ai besoin.
Et voilà ce qu'est l'amour.

Jo Labadie.
(Adapté par M. P.)

En marge des compressions sociales (1)

A propos d'une lettre sur le Brésil

.....parue récemment dans l'*en dehors*, divers camarades ont cru devoir me demander confirmation de certains des renseignements y contenus.

Ma réponse sera courte, car je ne voudrais faire nulle peine, même légère, au camarade Neblind, que je considère comme l'un des meilleurs.

Je ne relèverai donc qu'un point de sa lettre, car pour le reste j'estime que chacun doit apprendre aux dépens de sa propre expérience ; mais ce point me semble une telle énormité, qu'il serait coupable de laisser s'illusionner des camarades sur cette affirmation qu'une fois installés « une somme de mille francs leur sera suffisante pour attendre (dans une région aussi civilisée et peuplée que la grande banlieue parisienne, telle qu'est celle habitée par Neblind) que les bananes tombent mûres à point dans leur assiette ».

Certainement, Neblind, qui n'est pas un pourvoyeur du Service d'Immigration Brésilien et qui ne voudrait pas mettre des camarades dans l'impossibilité de s'évader du Brésil au cas où leur séjour en ce pays ne répondrait pas à l'idée qu'ils s'en étaient faite, n'a pas relu sa lettre ; car je ne trahirai aucun secret, en disant que lui qui partit il y a trois ans avec une compagne et un enfant, quand le change était de 50 % plus favorable qu'aujourd'hui, n'estima pas alors posséder trop de trente fois plus, environ, que ce qu'il indique comme suffisant à d'autres aujourd'hui.

Je ne suis pas un donneur de conseils, rôle qui me déplaît, au plus haut point, mais moi qui connais parfaitement le pays, ses richesses naturelles, sa situation économique actuelle, j'estimerais n'avoir aucune chance de réussite si je quittais Paris actuellement, alors que le *milreis* est à 2 fr. 25, avec moins du minimum des minimums, soit dix mille francs en ma poche. — Je dis moi seul, non accompagné de femme et enfants.

Et à ce propos, je n'engagerai personne à partir seul, sans compagne, il le regretterait sûrement.

C'est tout ce que je relèverai de la lettre de Neblind, car je me refuse, comme je viens de le dire, à conseiller qui que ce soit.

Je pense, néanmoins, que les camarades qui auraient l'intention de partir, auront profit à prendre connaissance d'une étude détaillée et toujours d'actualité, parue au cours de 1922, dans le *Libertaire* et intitulée « Aperçus géographiques, économiques et sociaux sur le Brésil ».

Ils feront bien aussi de se mettre sans retard à l'étude du portugais, s'ils ne veulent courir le risque de se trouver à leur arrivée au Brésil, dans la situation pénible de sourds-muets débarquant en un pays où tout leur est nouveau et inconnu. Quant à la connaissance, par certains, de l'*ido* ou *esperanto*, ce sont niaiseries sans utilité pratique en aucun pays du monde.

Maintenant, que les nombreux camarades : dentistes, cordonniers ou fumistes, en lesquels la lettre de Neblind n'aura pas manqué d'éveiller des désirs d'aventures et des goûts champêtres, n'oublient pas que la conquête de la liberté n'est pas fonction d'un changement de latitude et qu'en outre au Brésil, pays neuf, plus qu'ailleurs, c'est à chacun son métier, et que ce n'est qu'à cette condition que les vaches peuvent y être bien gardées et les pommes de terre bien plantées...

Quant aux professionnels de la terre, que pour ma part je n'ai jamais rencontrés en aucun « milieu » dit « libre » (comme si le terme de liberté n'était pas opposé, antonyme de ceux de milieu, groupement, organisation), ils pourront jouir là-bas de l'avantage appréciable de ne plus produire, enfin ! pour nourrir les multitudes inévoluables de Paris, Carpentras ou Saint-Flour ; mais, au contraire, auront la joie de défricher le sol brésilien pour y récolter avec abondance, fruits et primeurs, pour la plus grande satisfaction des innombrables autant qu'utiles policiers, magistrats, soldats, fonctionnaires mâles et femelles, exploiteurs de toutes races et de toutes teintes qui grouillent en les deux capitales : Rio-de-Janeiro et São-Paulo, comme les sauterelles dévoratrices en la campagne brésilienne...

Et pour ceux qui, pressés, seraient déjà à bord lorsque paraîtront ces lignes, je forme le vœu qu'ils débarquent à Rio, le jour de l'inauguration du Crucifix monumental que l'on est en train d'ériger sur le pic du Corcovado, le plus élevé de la chaîne de montagnes qui encercle la baie de Guanabara, et pour lequel la Chambre des Députés brésilienne a voté il y a deux mois la modique subvention de 600 *contos*, soit un peu plus de 1.350.000 francs... Et alors, nos camarades commenceront peut-être à comprendre, même s'ils ne parlent pas encore couramment le portugais, *o que pode significar a palavra : Liberdade, numa Republica tão integralmente catholica, apostolica e romana !* — (ce que peut signifier le mot liberté dans une République aussi intégralement catholique, apostolique et romaine !)

Georges Macareno.

La Ferme des Mûriers.

Je suis, avec intérêt, dans *l'en dehors*, les récits des tentatives faites en vue d'échapper économiquement aux « compressions sociales ». A mon avis, la vie à la campagne est bien celle qui permet de conserver le plus facilement l'indépendance morale et matérielle. Malheureusement, bien rares sont ceux auxquels les circonstances, les moyens de fortune ou de tempérament, permettent d'aller planter leur tente dans des contrées exotiques. De plus tous vos correspondants qui en ont fait l'expérience sont d'accord sur la dureté des débuts en ce qui concerne les travaux des champs. L'ayant expérimenté moi-même, je ne les contredirai point, bien au contraire. Cependant, à ceux qui seraient tentés d'acheter une liberté relative à ce prix, je dirai : *La difficulté vient moins de l'effort physique à fournir, ou même de l'état de santé que de l'ignorance pratique ou de l'inexpérience du débutant.*. Et je leur citerai l'exemple de ma compagne et le mien, qui sommes devenus cultivateurs sans y avoir été nullement préparés. En 1919, dégoûté par la guerre et par l'aveulissement général, je résolus de fuir la ville et de me retirer dans quelque coin désert. Ma profession de comptable et une balle civilisée qui m'avait fracassé l'épaule ne me facilitaient guère la réalisation de mon projet. J'avais peu ou prou passé quelques années d'enfance à la campagne. Je piochais revues agricoles et bouquins d'agronomie : la tête farcie de théories et de conseils souvent contradictoires, je me suis ardemment mis à l'œuvre. Pour cela je louais simplement une ferme de douze hectares perchée au haut d'un rocher et dont la situation me plut, à quelques centaines de mètres d'un hameau alpin qui ne compte qu'une dizaine de maisons. Dans mon ardeur du début, je n'eus guère le temps de chercher compagnon ou compagne qui veuille tenter avec moi l'expérience. Ma compagne qui tenait un atelier de couture en ville, s'offrit d'elle-même à partager ma pénible vie et voilà comment une couturière et un comptable sont devenus deux authentiques paysans.

Il serait trop long de raconter ici l'âpreté de la lutte de deux êtres qui n'avaient ni la santé ni le savoir, mais seulement la volonté. De même les circonstances qui firent que de fermiers, nous dûmes devenir propriétaires de notre ferme, sous peine de perdre le fruit de nos efforts. Car j'ai omis de dire que je pris cette ferme en jachères et ruinée par des années d'abandon durant la guerre. Mais comme le disait si bien votre correspondant du Brésil « ce labeur, si dur soit-il, n'est jamais déprimant ». La vie en plein air assure la santé et une résistance qui vont croissant, permettant de s'entraîner peu à peu et d'arriver à un résultat dont le plus optimiste désespérerait les premiers mois. Mais forts de notre expérience, nous conseillerons à ceux que tente la vie en pleine nature, de s'asteindre à un stage qui leur permettrait d'acquérir les notions pratiques et les « tours de main » qui rendront les débuts de leur tentative moins pénibles et les préserveront de l'apprentissage coûteux que l'on fait à ses dépens. Nous croyons que beaucoup d'échecs ne sont dûs qu'à cela et qu'avant de partir à l'aventure, seul ou en compagnie, il serait bien plus facile de ne le faire qu'avec des notions précises et qu'il faut toujours acquérir tôt ou tard.

Point n'est besoin pour cela de fréquenter des cours d'agriculture qui n'apprennent qu'à ceux qui savent déjà, mais un mois « de vacances » passé chez un cultivateur de sa région en apprendra plus que tout ce que l'on peut lire ou entendre. Ma compagne et moi offrirons d'ailleurs bien volontiers asile à ceux qui voudraient faire l'essai. Qu'on ne croit pas que nous voulions tenter par là la création d'un « foyer naturien » ou quelque chose de semblable ! Seuls nous sommes et seuls nous voulons rester, mais nous accueillerons avec plaisir les individualistes qui voudraient profiter de notre expérience et juger d'eux-mêmes des résultats. Grandement logés (deux corps d'habitation) nous pouvons réserver une chambre indépendante et une nourriture saine à nos hôtes de passage pour quinze francs par jour. Ceci pour que chacun soit complètemement libre de sa personne et de l'emploi de son temps. En mauvaise saison, le travail du bois, la taille de la vigne et des arbres fruitiers, la plantation, les labours, la conduite de l'étable, etc., font que le stage peut être utile à toute époque de l'année. Ma compagne se réserve de montrer la manipulation du lait (écrémeuse, beurre, etc.) et les façons de conduire rationnellement les différents petits élevages qui pourraient assurer la liberté à tant d'isolés.

Faites part de notre offre à ceux qu'elle pourrait intéresser. La *Ferme des Mûriers* faisant la guerre aux préjugés, tâchera de détruire ceux que l'on a généralement sur la vie des champs.

C. Martel.

Ferme des Mûriers, au Mûrier, par Grenoble (Isère).

(1) Toutes ces tentatives ne sont pas nécessairement à base individualiste anarchiste. Nous nous intéressons, à titre documentaire, à tout essai de ce genre tenté *en dehors* de l'ingérence de l'Etat et de l'influence politique.

Encore à propos de

L'Objection de Conscience

Je ne nie pas l'existence de l'Etat. Je maintiens qu'on souligne la nécessité de son existence en sollicitant de lui le « droit » de violer une clause quelconque du contrat social. Faire légaliser « la journée de huit heures » ou le « droit syndical » ne diminue pas la puissance législative : c'est démontrer qu'il est impossible de se passer de la loi dans les conflits entre exploiteurs et exploités. Se faire reconnaître par l'Etat un « droit » quelconque, c'est avouer son impuissance, sans lui, à conquérir ce prétendu « droit ». C'est « légitimer » l'existence de l'Etat.

Or qu'est-ce que l'Etat ? L'incarnation vivante du *principe d'agression* en une personne ou un groupe de personnes qui s'arrogent le droit d'agir à titre de représentants ou comme les maîtres de l'ensemble de la population d'un territoire donné. On peut conclure des ententes, passer des contrats avec des particuliers ou des associations dont les conceptions présentent avec les nôtres d'importantes divergences. On ne peut souscrire d'accords avec l'Etat dont l'essence est de ne tolérer aucune concurrence, aucune initiative contraire à sa volonté, dont le recours à la violence est la raison suprême de l'existence.

Je sais trop bien qu'existe l'Etat. Puisqu'il est d'essence coercitive, qu'il *s'impose* à lui, l'individualiste ne lui doit aucun compte de ses opinions personnelles, l'anarchiste n'a pas à l'avertir des procédés qu'il compte employer pour se dégager de son étreinte, desserrer les fers dont il l'a accablé. L'Etat lui est perpétuellement antagoniste, adversaire, ennemi. Il ne saurait *pactiser* avec lui sans se diminuer. C'est bien assez qu'il le subisse en la personne de ses mandataires.

L'existence de l'Etat gêne les individualistes anarchistes. Aussi s'associent-ils non pas pour solliciter de leur oppresseur le droit de faire ou ne pas faire ceci ou cela, mais pour se passer de lui ou battre en brèche ses empiètements. Il y a eu des individualistes qui se sont associés pour refuser — de payer l'impôt, celui du sang y compris — d'envoyer leur progéniture aux écoles dont les maîtres dépendent de l'Etat — obéissance à telle loi, à tel règlement particulièrement répressif ou constrictif — d'obtempérer aux prescriptions en matière d'état-civil. Des individualistes peuvent s'associer pour refuser de se servir du signe monétaire officiel et le remplacer par une valeur d'échange émise par eux et ayant cours en leur milieu. Mais à mon sens des individualistes ne s'associeront pas pour démontrer qu'il ne leur suffit pas de subir l'Etat, qu'il leur faut encore sa *sanction*.

Je ne dis pas : je ne veux pas tuer. Je dis : *je ne veux pas être tué*. Je n'ai à invoquer, à l'appui de cette déclaration, aucune raison d'ordre philosophique, moral ou religieux. Je ne veux pas être tué — mû par l'instinct d'auto-conservation — incité par mon désir de vivre — parce que je veux prolonger jusqu'à l'extrême limite l'expérience de *ma* vie. Dans tous les cas, je ne veux pas être tué pour une cause qui n'est pas la mienne. Je suis prêt pour une besogne déterminée à faire partie de l'association de *ceux-qui-ne-veulent-pas-être-tués*, mais à condition de ne pas tenir nos bourreaux au courant des moyens dont nous nous servirons pour les mettre hors d'état de nous nuire. Ce serait par trop inintelligent.

E. Armand.

Exemple à suivre

Là-bas, dans le lointain, une horloge indiscrète
Egrène douze coups que j'entends répéter.
Minuit ! Je ne dors point. Quelle douleur secrète
Cause mon insomnie et me porte à songer ?

Ce n'est pas la douleur, ce n'est pas la souffrance
Qui fait pâlir mon front et qui me rend rêveur.
Mon songe le voici : Je nourris l'espérance [cœur ;
De voir l'homme un beau jour seul maître de son

Libre de sa pensée et libre de lui-même,
Libre comme l'étaient les tout premiers humains,
Comme le fut Brutus dont le serment suprême
Fut observé longtemps par les anciens Romains.

Ce serment était court, mais telle une devise,
Il s'incrustait au cœur des plus petits enfants,
Auxquels on racontait que Rome compromise
Fut sauvée par ce cri : « Loin de vous les tyrans ! »

Amis, souvenez-vous ! Brisez votre esclavage,
Instruisez vos enfants. Car c'est le livre en main
Qu'on lutte de nos jours. Plus d'horrible carnage :
Le savoir est l'outil qui fraye les chemins.

Maurice Imbard.

Aux Compagnons

Je rappelle aux «nôtres» que le moment n'est pas venu de ralentir l'aide qu'ils apportent à l'en dehors, si généreusement. Les fabricants de papier ont décidé de hausser cette matière indispensable de 20 °/° d'un seul coup. L'augmentation prochaine et inévitable du coût de la vie va amener une hausse sensible du salaire des travailleurs du Livre. Comment nouer les deux bouts sans annonces, sans ressources occultes, lorsqu'on ne veut pas servir les ambitions ou les marottes de tel sympathique au portemonnaie bien garni ? Nous nous en sommes tirés tant bien que mal, nous le ferons sans doute encore. Mais, encore une fois, faites-nous des abonnés, demandez-nous des listes de souscription, vendez l'en dehors au numéro, dans les réunions par exemple. Rien ne me répugnerait davantage que d'être contraint de porter, le moment venu, le prix de l'exemplaire ou celui de l'abonnement à un chiffre relativement trop élevé... Seules, les souscriptions peuvent éviter cela... Quant à la parution décadaire ou hebdomadaire du journal, la question est toujours présente à notre esprit...

Désormais, chaque numéro portera la date du jour du bon à tirer. Le délai écoulé entre le jour indiqué et la réception du journal s'entendra du temps pris par l'impression et l'expédition.

Prière à nos camarades et amis de Paris de prendre note du changement d'adresse du local où ont lieu nos entretiens du 2e et 4e lundi du mois.

E. A.

Si vous n'avez pas lu
L'INITIATION INDIVIDUALISTE ANARCHISTE
vous ignorez tout du mouvement individualiste.
Envoi contre 8 fr. 25 recommandé.

Paroles d'hier... et d'aujourd'hui

Avec l'âge, les hommes s'endurcissent dans la vérité. Leur esprit subit une sorte de cristallisation. Ils ne sont plus capables de comprendre ce qui déborde les directions où ils ont canalisé leur intelligence. Ils ont pris parti sur certaines choses qu'il ne leur est plus possible de remettre en question. Combien sont rares ceux qui gardent assez de jeunesse pour faire cet effort continuel d'adaptation demandé à qui veut comprendre ce qu'il n'a pas l'habitude de comprendre! Ce qui est nouveau exige un renouvellement de nous-mêmes. L'état de réceptivité qui caractérise l'intelligence veut une sorte d'innocence de l'esprit chaque jour renaissante. Chaque fois qu'une chose nouvelle se présente, c'est comme un regard neuf que nous lui devons, au lieu de renvoyer sur elle le reflet intérieur de notre sagesse. Quelques hommes privilégiés sont doués de cette faculté de rester libres, libres même à l'égard de ce qui par l'expérience de la vie, c'est-à-dire par lassitude, est devenu pour eux la vérité. Ils sont rares. Les hommes s'endurcissent dans la vérité.

Est-il possible qu'il en soit autrement ? Le flux et le reflux des jours font sur la grève de notre âme, avec les grains de sable de la sensation, du sentiment et de l'idée, un paysage mouvant. Des hauteurs et des vallées se dessinent à la mesure de l'espace qu'il y a en nous, et changent en fonction de notre sensibilité. Puis, un jour, la douleur de vivre vient comme la foudre, et pétrifie tout cela. Désormais le cours de nos sentiments est fixé. L'apport quotidien sera contenu entre d'immuables bords centre lesquels il va battre vainement et dont il lui faut épouser les contours.

Paul ESCOUBE.

La femme et le sentiment de l'Amour chez Rémy de Gourmont, p. 111-113. (Edition du *Mercure de France*.)

Questions d'éthique sexuelle

Cher camarade E. Armand. — Je suis éperdûment épris d'une camarade qui le sait, à laquelle je l'ai dit et écrit maintes fois, qui n'ignore rien de l'appréciation en laquelle je tiens sa valeur intellectuelle et morale. En réponse à ma passion elle m'a proposé une amitié platonique — sûre, sérieuse, durable. J'ai dû longtemps lutter pour ne pas succomber à cette offre, regardant à tort ou à raison l'amour platonique comme une perversion malsaine d'un besoin naturel, comme une anormalité, contraire, dans tous les cas, à ma conception de la vie. Je m'en suis donc allé, brisé, anéanti par la lutte que j'avais dû soutenir contre moi-même. Je te sais sensible et averti sur ces questions. Donne-moi ton avis sur l'*amour platonique*. Peut-être cela aidera-t-il à me guérir.

Roger D.

Mon cher ami, — Mon avis ne vaut guère que pour moi et, entre nous, je ne crois guère qu'il puisse contribuer à te calmer. Je ne connais pas d'ailleurs toutes les circonstances de *votre* cas. Voici donc mon point de vue : j'estime que n'agit pas *en camarade* l'être féminin qui jette à un homme qu'elle sait la désirer l'os de l'amour platonique : elle ne peut ignorer qu'il en souffrira; que c'est en vain qu'il voudra refouler, refréner son désir — s'il est *sincère*, il n'y parviendra pas. Admettre pareille liaison, c'est du Sadisme de la part d'une femme intelligente, à mon sens tout au moins. Et, pour dire toute ma pensée, celui qui accepte ne vaut guère mieux, pour moi, que celle qui offre. J'ai connu des cas de ce genre où pour se tromper eux-mêmes, l'un et l'autre des participants à l'expérience (?) platonique se consumaient en plaisirs solitaires, préjudiciables à leur santé.

J'ai dit *n'agit pas en camarade*, me référant à mon opinion de la camaraderie telle que je l'ai exposée § 170 de l'*Initiation individualiste* : « tendance vers la disparition de la souffrance évitable dans l'espèce ; n'est pas un camarade quiconque tend à prolonger ou augmenter la souffrance de ses compagnons ». A mon sens, cette opinion joue aussi bien dans les questions d'ordre sentimental ou sexuel que dans celles d'ordre économique où il semble que certains s'obstinent à la confiner.

E. Armand.

Vient de paraître sous l'égide de la « Muse Rouge », *Nos Chansons n° 8*, recueil de 13 chansons ou récits. Prix net : franco, 1 fr. 10. S'adresser à Coladant, 51, rue du Château-d'Eau (salle des Aviateurs, Paris X°.

Vers une éducation nouvelle

Les cahiers d'une institutrice

En classant de vieux documents, il m'est tombé sous les yeux les cahiers de devoirs d'une institutrice, cahiers remontant à l'année 1903. Si je suis bien renseigné cette « maîtresse d'école » n'a guère été inquiétée par les autorités académiques, si elle l'a jamais été, et si elle a quitté l'enseignement, c'est de son propre chef. Je cite les cahiers au jour le jour et j'abrège à partir du 18 mai. Sans y attacher une valeur autre que documentaire, cela pourra montrer ce qui a pu être fait dans les cadres de l'école officielle. On pourrait naturellement faire des réserves sur les exemples choisis. Mais j'ai voulu indiquer et non critiquer. E. A.

17 février ; — composition : votre petit frère a vu passer un régiment. Il vous dit qu'il voudrait être grand pour être soldat et faire la guerre. Dites-lui ce que vous en pensez ; décrivez-lui les horreurs de la guerre, ses conséquences terribles.

2 mars ; — morale : *les préjugés ;* conclusion : ...ne croyez jamais qu'à ce qu'on peut vous prouver.

2 mars ; — dictée : *justice humaine* (extr. de Ch. Richet) ; conclusion : ...je n'hésite pas et je préfère Vacher à Alexandre le Grand.

16 mars ; — morale : *la fierté ;* conclusion : ...la fierté que condamnent ceux qui veulent dominer est la meilleure sauvegarde de la dignité de l'homme.

30 mars ; — écriture : nul n'a le droit de courber son semblable sous son autorité :

6 avril ; — morale : *l'homme et la société ;* conclusion : ...il faut que le peuple soit aveugle pour respecter ces lois arbitraires toutes au profit de l'un, au désavantage de l'autre.

6 avril ; — dictée : *les droits de l'homme* (extr. de Paraf-Javal).

27 avril ; — écriture : le dernier terme, le but suprême de tout développement c'est la liberté.

30 avril ; — composition : une de vos compagnes s'est moquée d'une petite fille parce qu'elle était mal habillée. Une de vous lui explique son erreur.

30 avril ; — écriture : il n'y a que le bonheur qui soit vrai ; celui qui sait être heureux a raison.

4 mai ; — dictée : sur *l'origine des espèces* (extr. de Mme Clémence Roger).

11 mai ; — écriture : si vous attendez qu'un peuple soit mûr pour la liberté, vous ne la lui donnerez jamais.

12 mai ; — écriture : la liberté est un trésor que l'on ne conserve qu'à la condition d'en user.

13 mai ; — morale : *le Capital ;* conclusion : ...l'argent n'est rien ; le travail est tout ; le capitaliste est un être inutile, parce que oisif ; le travailleur est seul l'homme utile.

16 mai : instruction civique : *le ministère de la guerre ;* conclusion : ...chaque année un grand nombre de soldats passent à l'étranger, préférant la misère qui les y attend à l'esclavage honteux de la caserne.

16 mai ; — dictée : *ceux qui souffrent* (extr. de P. Kropotkine).

18 mai ; dictée : *le peuple* (extr. de Lamennais). — écriture : votre droit, c'est vous, votre liberté, votre vie.

20 mai ; — dictée : *contradictions* (ext. de J. Grave).

23 mai ; — dictée : *charrue et fusils* (extr. de George Allié).

23 mai ; — morale : *le machinisme* (Henry Jagot).

26 mai ; — dictée : *l'esclavage moderne* (extr. de L. Tolstoï.)

26 mai ; — écriture : la bêtise humaine est ce qui donne le mieux la sensation de l'infini.

3 juin ; — dictée : *aux jeunes gens* (extr. de P. Kropotkine).

5 juin ; — écriture : c'est de l'avilissement des foules qu'est fait l'orgueil de ceux qui les courbent.

6 juin ; — écriture : qu'importe que ce soit un sabre ou un parapluie qui nous gouverne, c'est toujours un bâton.

8 juin ; — dictée : *la guerre :* La Guerre c'est le meurtre, la guerre c'est le vol (extr. d'Emile de Girardin).

8 juin ; — écriture : ne dites à personne : maître, maître ; que chacun reste maître de lui-même.

9 juin ; écriture : on nous demande quel serait le meilleur gouvernement ; je réponds : celui qui nous apprendrait à nous gouverner nous-mêmes.

10 juin ; dictée : *mes désirs*. Conclusion : par dessus tout mes désirs, ô résignés, j'ai le désir de vous voir secouer votre résignation dans une secousse terrible de vie (extr. de A. Libertad).

10 juin ; — écriture : notre ennemi, c'est notre maître.

13 juin ; — dictée : extrait d'un discours de Marat en 1793... Et que m'importe à moi cet ordre prétendu qui toujours me fut funeste.

11 juillet ; — dictée : *à mon frère le paysan* (extr. de E. Reclus)... Rien n'est plus sacré que ton labeur et mille fois maudit celui qui voudrait t'enlever le sol devenu nourricier par tes efforts.

17 juillet ; — écriture : c'est l'ignorance qui fait la dépendance des foules.

18 juillet ; — morale : le bien, c'est ce qui est utile (extr. de Spinoza).

20 juillet ; — Dictée : *le patriotisme officiel* (extr. de Charles Albert)... Le patriotisme officiel, celui qu'on vous enseigne est une religion et comme toute religion, c'est à la fois un mensonge et un moyen d'asservissement.

29 juillet ; — dictée : *solidarité* (extr. de M. Guyau).

31 juillet ; — écriture : l'opulence est toujours le produit d'un vol.

1er août ; — écriture : pour tous ceux qui naîtront, nous demandons du pain, la liberté et la marche en avant.

La Société de l'Ordre Nouveau (1)

Litiges et Controverses

1. Ce qui est fait par le mandataire est considéré comme le geste du mandant, à moins que le contraire ait été expressément entendu.

2. *a)* Si l'un des membres de la Société de l'Ordre Nouveau en accuse un autre d'avoir contrevenu aux statuts et désire que cet acte criminel soit réprimé — ou si l'un des membres en accuse un autre de le léser en détenant une propriété sans y avoir aucun droit — la controverse sera réglée dans l'intérêt de la société par une réunion d'arbitres constituée de n'importe quelle façon pourvu qu'y consentent les deux parties en litige, étant entendu que les arbitres s'engageront à conclure selon les statuts et décisions de notre Société.

b) Si les deux parties en litige ne peuvent s'accorder pour la formation de la réunion d'arbitres, le plaignant peut la constituer lui-même en s'y prenant de la façon suivante : Le secrétaire de la Société fournira une liste des membres résidant dans le voisinage du lieu où l'acte a été commis ou près de l'endroit où se trouve la propriété dont s'agit — ou, si ce lieu est inconnu, de ceux résidant dans le voisinage du membre accusé ; si le domicile de ce dernier est inconnu, il sera sommé de le faire connaître ; s'il ne répond pas, le lieu de la sommation sera considéré comme résidence. L'accusé sera informé, au moins trois jours à l'avance, du temps et du lieu où les noms des arbitres seront choisis sur la liste établie comme ci-dessus. Au temps et au lieu désignés, le défendant effacera de ladite liste tous les noms qu'il lui plaira, le plaignant fera de même, de telle sorte que si la liste originale contient plus de douze noms, il n'en reste que six — douze noms ou moins, il n'en reste que trois. Les six ou trois personnes ainsi choisies constitueront les arbitres ; si l'un d'entre eux refuse, il se fera remplacer par une personne quelconque — à condition que cette personne accepte d'agir selon les statuts et décisions de la Société. Si l'une des personnes choisies refuse et le rôle d'arbitre et de se faire remplacer, sa place sera prise par la personne dont le nom a été effacé le dernier sur la liste ; si les parties en litige ne s'en souviennent plus, elles reprendront la liste et recommenceront le procédé d'élimination indiqué ci-dessus jusqu'à ce qu'elles aient trouvé le ou les noms voulus. Les arbitres s'occuperont de tout ce qui a trait à la plainte ou à la controverse ; leur décision sera considérée comme la décision de la Société ; mais aucun point ne sera considéré comme pratiquement élucidé si le tiers des arbitres est d'un avis différent. Si au temps et lieu indiqués par la désignation des arbitres, l'une des parties n'est pas présente et n'a pas de mandataire présent, la partie contraire peut choisir une personne quelconque pour agir comme représentant de la partie absente (pourvu qu'il ne soit ni connu ni supposé que cette personne soit prévenue en quoi que ce soit contre ladite partie absente). La partie présente peut aussi désigner une nouvelle date et un nouveau lieu, à condition que la remise de date ne dépasse pas trente jours et que la partie absente soit prévenue au moins trois jours à l'avance (2).

3. Les arbitres examineront toute preuve qui leur sera fournie. Ils examineront de même toute preuve qui aurait pu être invoquée si les faits allégués avaient été vrais. Ils examineront les conséquences qui résulteraient soit d'agir selon les faits allégués, soit de les considérer comme encore incertains. Ils considéreront dans la pratique tout fait comme certain, s'il est évident qu'un homme raisonnable ne peut faire autrement que de le considérer comme suffisamment certain pour qu'on agisse d'après lui.

4. Si une personne laisse à sa mort, comme partie de sa propriété, un document indiquant quel est son vouloir regardant la distribution de sa propriété — on présumera, jusqu'à preuve du contraire, que ce document appartient à ceux à qui elle destine sa propriété.

5. Si une personne meurt sans laisser d'instructions précises quant à la destination de sa propriété, on présumera que sa volonté est qu'on dispose de sa propriété selon la coutume du lieu où elle réside.

6. Si une ou plusieurs personnes réclament la tutelle d'une personne irresponsable, la préférence sera donnée en premier lieu à la mère ou à ses mandataires ; ensuite à ceux à l'égard desquels ladite personne irresponsable témoignera de la préférence. Mais aucune de ces préférences ne prévaudra sur le droit résultant des soins continuels et réels dont est l'objet la personne irresponsable dont s'agit (à moins que la garde de cette personne n'ait été obtenue par l'emploi de méthodes criminelles).

(*A suivre*). Stephen T. Byington.

(1) Voir *l'en dehors* à partir du n° 7.

(2) Je ne considère nullement cette manière de constituer la réunion d'arbitres comme la meilleure qui soit. Mais une meilleure méthode ne saurait résulter que d'une organisation plus complète des membres de la Société, localement ou autre. Jusqu'à ce que les circonstances aient rendu possible cette plus complète organisation, le plan proposé ici me semble présenter une méthode pratique et intelligible de résoudre les litiges avec une équité aussi garantie qu'il est possible de le faire dans une association totalement inorganisée.

Glanes, Nouvelles, Commentaires

Mort de John Beverley Robinson

Nous apprenons la mort de notre ami John Beverley Robinson, survenue le 17 novembre dernier, à Saint-Louis (Louisiane), dont les soixante-dix ans n'empêchaient pas la lucidité d'esprit et l'ardeur propagandiste. Il militait depuis 1880. C'était un disciple de Proudhon et, dans ses *Economics of Liberty* il avait résumé le système d'organisation sociale du grand philosophe. Il meurt au moment où, par les soins de *Freedom*, va paraître sa traduction de l'*Idée générale de la Révolution au XIXe siècle*. Dans le n° 5 de *l'en dehors* nous avons inséré une traduction de son article sur l'*Egoïsme*, paru il y a quelques années dans *Reedy's Mirror*. Robinson était architecte de métier et pendant plusieurs années avait dirigé la section d'agriculture à l'Université de Washington.

Educateurs et véracité.

Tous les éducateurs se préoccupent de la véracité de ceux qui leur sont confiés. Or, qui veut être véridique doit faire servir toutes ses forces à ce but. Il y a très peu d'hommes qui font de cela leur pensée maîtresse. C'est pourquoi il demeure un reste de fausseté dans la plupart de ceux qui cherchent à révéler l'âme des enfants. Aussi l'éducation parvient-elle rarement à son but.

Walter Mett.

Miel

Comme l'an passé, les camarades qui apprécient les vertus du miel et son rôle bienfaisant dans l'alimentation pourront s'en procurer, à des conditions spéciales, en s'adressant à **STEPHEN MAC SAY**, apiculteur, Place Nicochet, Chartres. Ils recevront franco — indiquer gare — (domicile, 1 fr. 50 en plus), boîte métal de **5 ou 10 kilos** (brut pour net) contre mandat de 30 ou 58 francs — chèques postaux : Paris, 1er arrondissement, 541.02 — Demander prix pour colonies et étranger.

Grandes Prostituées et fameux Libertins (21)

Toutes les prostituées, tous les libertins de l'époque impériale rivalisèrent de sensualité. C'est ce qui explique l'absence de « célébrités ». Si les empereurs et les impératrices se distinguèrent, c'est à cause de leur situation et non par la nature spéciale de leurs passions ou de leurs vices.

Quelles étaient les mœurs des grands poètes romains ?

Horace, le prédécesseur de Boileau dans son *Ars poetica*, le poète de l'*aurea mediocritas*, préférait les prostituées aux matrones. Celles-là répondaient : « *maintenant* » et celles-ci : « attend jusqu'à ce que mon mari s'en soit allé »... Néère fut sa première amie, mais elle l'abandonna pour un homme riche. La patricienne Catia, une autre de ses amantes, se livrait à deux amants en même temps et fut surprise commettant adultère avec les prêtres d'un temple. La belle Cinara l'aima avec désintéressement. Il eut aussi des amis du genre masculin : Bathylle et Lysique. Lycia et Pirra furent aussi de ses amantes, mais cette dernière fut surprise dans l'acte de déflorer un jeune adolescent. Glycère également se montra bonne pour lui, mais le grand amour de sa vie fut le beau Ligurin qui resta près de lui jusqu'à sa mort.

Catulle, qui finit par succomber à la suite de l'abus des plaisirs eut pour amie principale Lesbie, une jeune grecque dont l'amant de cœur était un très beau jeune homme dont le poète des Epithalames se montra jaloux. Ipsitille lui succéda dans le cœur de Catulle, qui ne semble pas avoir été heureux dans ses choix, du moins à ce qu'il raconte. L'une le laissait espérer à la porte de sa demeure tandis qu'elle se trouvait au lupanar et faisait l'amour avec des amants de passage ; l'autre — Amphylène — se fit payer d'avance et, une fois l'argent reçu, lui refusa ses faveurs. Catulle finit par se retourner vers Lesbie qui n'était plus l'arrogante courtisane de jadis, mais en était réduite à se prostituer buccalement et analement sur le *Summænium* (le « bas du rempart », quelque chose comme les « fortifs » à Paris), à quelque esclave en rut. Cette Lesbie, d'ailleurs, n'était pas la première venue. Elle était, croit-on, la sœur du fameux démagogue Clodius, ennemi de Cicéron, que le sénat romain épouvanté fit assassiner par un certain Milon. On ne sait pas au juste ce qu'il faut croire des invectives que lui décocha Cicéron défendant son client Milon. Et quant aux épigrammes sanglants de Catulle, il n'y a qu'à les mettre en regard des vers passionnés et tendres qu'il lui consacrait à d'autres heures, pour ne voir dans les unes et les autres que le jeu de la passion d'un amant tantôt satisfait et tantôt déçu.

Il est cependant exact que les « amoureuses » romaines ne le cédaient en rien aux « coquettes » de nos jours. On sait tout ce que la courtisane Hostia fit subir à Properce, le grand poète élégiaque. Les hauteurs, les caprices, les duretés de Hostia — que dans ses vers Properce appelle Cynthia — sont demeurés légendaires. Un jour pourtant elle se sentit mordue par la jalousie : elle surprit son ami dans les bras de deux femmes. Hostia mourut empoisonnée par une rivale et Properce la suivit au sépulcre ; et ces deux êtres qui, tout en s'aimant, s'étaient fait souffrir — bien inutilement d'ailleurs — reposèrent sous la même pierre tombale.

Tibulle fut avant tout le poète de l'amour. Il fut l'ami de Virgile, d'Horace, de Properce, d'Ovide. Dévoué aux partisans de Brutus, il ne fut que tardivement effacé de la liste des proscrits d'Octave. Mais rendu impuissant par suite d'une maladie vénérienne, il ne fut pas heureux, sexuellement parlant. Il chanta Délie, Néère, Némésis, mais elles se montrèrent cruelles pour le pauvre blessé. Délie lui fermait sa porte : — Si tu n'as pas d'argent, lui disait-elle, donne-moi de la chair ; sinon, donne-moi de l'argent... Némésis la remplaça, mais il y eut bientôt dispute entre les deux amants. Glycère qui voulait se voir célébrée en vers par Tibulle le détourna d'une certaine Suspicia, qui s'était attachée à lui. Le poète s'énorgueillit de sa conquête, mais ce fut, comme toujours, pour peu de temps. On prétend que Tibulle succomba à ses déceptions. Délie et Némésis suivirent son cortège funèbre, peut-être par ostentation.

Ovide, l'auteur de l'*Art d'Aimer*, des *Fastes*, des *Métamorphoses*, — le tendre compositeur de tant de tristes élégies — Ovide chanta Corinne, un être inexistant. C'est peut-être après tout ce qu'il y a de meilleur pour un poète au cœur tendre : chanter une femme irréelle, dont on décrit une vie et des aventures imaginaires. Ovide ne s'en priva pas. Corinne fut la femme d'un mari jaloux — la femme d'un souteneur ou son équivalent dans l'antique Rome — une femme conseillée par les proxénètes — une femme qui se prostitua d'abord chez elle, puis au lupanar. Ovide eut de la peine à la conquérir, finalement il l'eût comme il voulut. Ovide s'était marié trois fois et comme tous les membres de la famille des Naso, était doué d'un grand nez...

A part cette imaginaire et multiple Corinne, Ovide aima Julie, la fille de l'empereur Auguste, dont nous avons déjà parlé. A un rendez-vous qu'elle lui donna, il la surprit dans les bras d'une patricienne... Du coup — malgré qu'il eut atteint quarante-six ans et qu'il fut dans toute sa gloire — le « témoin » ou le « complice » fut exilé à Tomes, sur le Pont-Euxin, à l'extrême limite de l'empire romain. A vrai dire, les causes de ce bannissement ne sont pas bien connues et il se pourrait qu'il fut mêlé à une intrigue politique qui avait pour but de substituer Agrippa à Tibère, comme héritier du trône d'Auguste. Quoiqu'il en soit, Tibère ne rappela pas Ovide d'exil et nous savons qu'il s'est montré très dur pour son ex-épouse Julie, la forçant à mourir de faim.

Martial, poète latin d'origine espagnole, et qui fut l'auteur des *Epigrammes*, était critiqué par sa femme parce qu'elle le surprit un jour dans les bras de son « favori ». Il s'en tira par cette réponse « Jupiter aussi fut critiqué par Junon et pour le même motif ». Martial se moquait des femmes qui blâmaient ses poèmes « scandaleux », puisque pour porter une appréciation sur ses œuvres, force était qu'elles les lussent d'abord. Il reprochait à Lesbie et à Chloé de se faire entretenir par les hommes et d'exiger encore qu'ils les payassent pour les suivre chez elles. A cette dernière qui tuait ses amants par ses caresses, il dédia une épitaphe ainsi conçue : « Chloé édifia ces sépulcres ». Il disait à Thaïs qu'elle sentait mauvais, avant et après s'être parfumée. Il accusait Philenis de « consommer » douze fillettes par jour, sans compter les jouvenceaux. Gala lui demanda 20,000 sesterces, puis rabattit son prix tant et si bien qu'elle finit par s'offrir pour rien : — Il est trop tard, rétorqua Martial, un beau garçon m'attend. A Ligelle qui épilait un *pubis* déjà gris, il racontait que s'il lui restait quelque pudeur, elle n'arracherait pas « la crinière à un lion mort ». Il préférait la coureuse à la femme honnête, sûr d'être mieux servi. A sa femme Marcelle, il expliquait que si Lucrèce était bonne pour le jour, Laïs était meilleure pour la nuit ; et cela afin de lui procurer davantage de plaisir. Et il lui citait le cas classique des soldats phrygiens se masturbant derrière la porte de la chambre de leur général quand ils entendaient Andromaque se pâmer dans les bras d'Hector.

Pétrone, enfin, d'origine gauloise, poète parfois de premier ordre, beau, riche, généreux, élégant, changeant de maîtresse tous les jours de sa vie — que dire de Pétrone qui dépeignit dans son *Satyricon* tous les « vices », toutes les formes de « corruption » qui régnaient au temps de Néron ? De l'homme qui, déguisé en femme, s'en va à la recherche de bandits pour se prostituer à eux ; de la mère qui vend ses fils et ses filles aux lubriques caresses des vieux patriciens ; de la fillette de sept ans se mariant avec un riche libertin pour cacher sa perversité sous le voile de l'union légale ; des vieilles prêtresses recourant à la défécation et aux flagellations d'orties pour raviver la puissance de quelque libertin à bout de vigueur... jusqu'à la description des postures voluptueuses dont l'arbitre des élégances faisait l'essai avec ses « amies ».

(*A suivre*). Emilio Gante.

(Adapté de l'Espagnol par E. Armand).

Le Problème
de la liberté et de la violence

IV

Or, il ne faut pas être grand clerc pour admettre qu'on puisse arriver à assurer accidentellement une certaine somme de bien-être bucolique à tous les habitants d'une région donnée en compensation d'une oppression générale et d'une soumission à la volonté de quelques humains vraisemblablement honnêtes et animés des meilleures intentions.

Et il ne faut pas non plus être grand clerc pour admettre qu'il puisse se présenter dans l'histoire un tyran lequel soit capable, pendant un certain temps, d'offrir de continuels banquets à ses sujets et de les étourdir dans de continuelles fêtes carnavalesques.

Mais tout cela ne peut avoir qu'une durée momentanée, éphémère par rapport à l'histoire.

Le bien-être assuré à tous sur un plan d'égalité rationné selon une mesure identique ne satisfera qu'un petit nombre — personne peut-être. Il sera minime parce que la capacité productive sera grandement diminuée par le système des « travaux forcés ». Lequel système annihilera toute initiative, abrutira les membres de la collectivité par un nivellement imposé des efforts à accomplir et des besoins à satisfaire.

Sans compter la corruption du petit nombre d'hommes élevés — ou s'élevant — au rang d'administrateurs, du fait de la déformation professionnelle résultant de leur fonction — lesquels se mettront tout de suite à créer et à manœuvrer des classes privilégiées, des catégories spéciales, aux fonctions permanentes, chargées de faire exécuter et respecter des prescriptions déterminées.

Quant à l'abondance octroyée par le tyran et escomptée par la servitude, elle aura tout juste la durée d'une abondante récolte ou d'un gras butin prélevé sur les biens d'autrui.

La richesse pour tous dans le sens large et honnête de l'expression ne peut être le résultat de dispositions dictatoriales, de centralisations bureaucratiques, de raisonnements de congrès — différents dans la pratique selon qu'il s'agit de novices ou d'initiés — la richesse pour tous ne peut être que le résultat de la liberté pour tous.

Et elle ne pourra se maintenir — même si elle se réalise de façons différentes — si tous les hommes n'ont pas la liberté d'y contribuer, et celle de se rendre compte personnellement des limites à apporter éventuellement à leurs besoins.

L'homme doit avoir la liberté de produire et de consommer.

***

Le problème de la liberté est unique et indivisible. L'insuccès de tous les régimes démocratiques provient des divisions et subdivisions qu'elles font subir au principe de la liberté.

On ne concède pas la liberté en partie, jusqu'à un certain point. On ne peut l'admettre ou la permettre dans un sens et la nier dans l'autre. Les limitations la contredisent, le fractionnement la nie.

Pour éduquer à la liberté, il n'y a rien de mieux que l'usage de la liberté elle-même.

La liberté intégrale doit être spirituelle, politique, économique. Si on la limite à l'un de ses caractères fondamentaux — la privant par là des autres fonctions qui l'intègrent : elle se résout en une farce atroce, comme il arrive dans les nations à régime démocratique. Ou en une tyrannie pire que les autres, comme dans le régime communiste autoritaire dont la Russie nous offre aujourd'hui un exemple probant.

L'homme libre, pour se sentir tel, ne doit subir aucune dépendance politique et économique. Il ne doit pas être resserré dans son mode de penser. Il ne doit pas être contraint à accomplir quoi que ce soit qui répugne à sa conscience.

Gigi DAMIANI.

Correspondance

De l' « Initiation individualiste » et de l'individualisme en général

A E. ARMAND,

Cher camarade, — J'ai reçu votre *Initiation individualiste* pour laquelle je vous adresse tous mes remerciements. Je vous féliciterais également de cet effort de réalisation si je ne soupçonnais que vous devez être au-dessus des félicitations.

Je vous avouerai que mes tendances individualistes et anarchistes ne sont pas nouvelles ; je les sentais déja fermenter en moi vers la quinzième année, ce qui me reporte, hélas ! à l'époque du boulangisme. Mais tandis que l'anarchie et l'individualisme me paraissaient des choses fort simples et fort aisées, j'ai toujours constaté que ceux qui appartenaient aux milieux anarchistes en faisaient au contraire des choses, à mon sens, assez compliquées.

Je n'oserais pas dire que votre livre — d'ailleurs bien supérieur à tout ce qui a été publié jusqu'ici en ce genre — n'échapperait pas un peu à cette critique. J'ai toujours rêvé d'un individualisme sans dogmes, prenant un peu partout ce qui lui plaît, et peut-être est-ce ainsi plutôt une sorte d'éclectisme ; mais le mot m'importe péu. Ainsi je suis un individualiste qui tente une excursion de temps en temps dans l'altruisme s'il le juge utile et intéressant. Je reconnais à un individualiste le droit de se renoncer s'il le juge à propos, et de ne pas se renoncer s'il ne le veut pas. C'est vous dire que je ne voudrais même pas formuler cette règle que vous avez posée dans un de vos précédents articles, que tout homme qui se renonce ne saurait être un individualiste. Qu'en savons-nous ? Mais je laisse peut-être percer une note de scepticisme qui est sans doute un reliquat des vieilles philosophies, tant il est vrai qu'il est bien difficile de se créer entièrement un cœur nouveau.

D'autre part, la société actuelle, avec tous ses abus monstrueux, comporte cependant des avantages matériels, dont profitent tous les individualistes, et qui ne peuvent être réalisés que par une collectivité. Il est inutile de laisser perdre ces avantages, puisqu'ils sont une conquête de l'homme. Comment s'y prendra-t-on pour les conserver dans une société individualiste ? Il me semble qu'il y a un minimum d'organisation collective qui n'est pas incompatible avec l'individualisme le plus rigoureux, et cela, je ne crois pas que les anarchistes s'en soient jamais préoccupés.

Quoi qu'il en soit, votre livre demeure le monument le plus parfait d'une doctrine qui, à première vue, paraîtrait échapper aux définitions et se dérober à toute règle et que vous avez cependant réussi à préciser, à codifier si j'ose dire. Et je suis persuadé que même ceux qui se trouvent obligés de faire des réserves peuvent y trouver d'excellentes directives. Devant l'épouvantable tyrannie que nous subissons et qui se traduit, pour moi personnellement, par l'insolence de fonctionnaires crasseux me refusant tout passeport pour franchir les frontières, et m'obligeant de rester sur un coin de terre d'où je voudrais m'éloigner, on ne peut s'empêcher de proclamer que votre livre, même s'il dépasse le but, est nécessaire. Nous avons besoin de cette liberté promise depuis si longtemps, et qui nous a été toujours refusée, et dont la première phase sera la reconnaissance et le respect des droits individualistes.

GRILLOT DE GIVRY.

MARCELLO FABRI : **l'Inconnu sur les Villes.** — FLORIAN PARMENTIER : **Le Génie,** 2 fr. 15. — P.-F. MORUCCI : **Kallisté,** poème en 6 chants, 6 fr. 25.

L'Inconnu sur les Villes, roman des foules modernes de Marcello-Fabri est une œuvre de beauté et de noblesse. Beaucoup ont loué la Volonté rénovatrice d'élargir le roman, de le faire palpiter comme le vaste cœur des foules ; mais en est-il beaucoup qui, après avoir admiré la grandeur des vues de l'architecte, aient vraiment compris la puissante beauté du monument ? L'œuvre choque bien des routines — et tant d'hommes goûtent la béatitude de marcher sans cesse dans les mêmes ornières ! — elle ébranle des définitions — qu'arrivera-t-il si la terre, notre soutien, s'entr'ouvre ? elle mêle en un ardent creuset : roman, épopée, philosophie.

Que nous importe, à nous, qu'on ne puisse placer sur elle aucune étiquette, lui trouver aucun prototype ? Qu'il soit conforme aux traditions littéraires ou qu'il innove, nous admirons le beau partout où nous le découvrons ; mais nous allons plus émus vers celui qui fraye un sentier nouveau vers la Beauté !

La marche du peuple élu, guidé par Dieu vers la Terre promise — marche lente et majestueuse qui tantôt se précipite, tantôt s'arrête lasse au bord du chemin — se déroule aux pages du Livre dont nous admirons toujours l'infinie poésie. Dans l'œuvre de Marcello-Fabri, l'humanité entière, malgré ses faiblesses, ses reculs, ses désespérances, va vers l'unique Terre promise en laquelle malgré tout et malgré tous nous croyons. Son livre est un acte de foi fervente en la grandeur des destinées humaines et en la beauté du rêve d'impérissable Fraternité.

Et le style, parfois majestueux et calme comme la nature, le plus souvent violent, fort, véhément, atteint la splendeur flamboyante des voyants, monte jusqu'à l'indignation hallucinée des prophètes.

Tel un brin d'herbe prometteur d'un majestueux chêne, l'espoir naît en nos âmes tandis que nous voyons s'ébaucher le « mouvement sublime qui devait libérer les hommes ».

Hélas ! il semble, par moments, que des forces supérieures à l'homme surgissent, arrêtent son élan et qu'un « forgeron monstrueux tord sur une enclume invisible et géante les hommes et le monde ».

Sublime, l'indignation emplit l'âme de l'auteur devant les agissements des politiques, des argentiers, devant la guerre, folie générale qui met dans presque tous les cœurs le souffle stupide des clairons !

Alors « le crime humain couvre le globe » : Tous parlent de civilisation, de droit, de liberté, de culture ; tous se ruent, joyeux, à la barbarie. Assistons-nous à la destruction des peuples ou à l'enfantement douloureux d'une humanité nouvelle ? Qu'est-elle devenue, la grande Idée de Fraternité qui, seule, peut sauver le monde ?.....

Pourtant, la Paix revient et avec elle les Dieux bienfaisants : Travail, Art, Science, Amour, Bonheur — les Dieux bienfaisants créés par l'homme qui peut aussi, hélas ! donner naissance aux génies destructeurs.

Et voilà que jaillit un autre monstre : La Révolution, incendie qui gagne et dévore.....; puis « les hommes de nouveau furent des hommes ».

Certes, le drame des foules humaines est poignant et combien angoissantes les questions qui, durant ces spectacles, se formulent en nous : Paix, Guerre, Révolution, est-il donc éternel leur chant alternatif, doux comme la Joie de Vivre, beau comme l'aurore et l'enfance, soudain sombre, sanglant, fait de cris de haine, de hurlements d'épouvante ? Viendra-t-il un jour où sur les hauteurs que quelques-uns découvrent, un seul hymne d'amour et d'harmonie chantera l'humanité tout entière libérée ?

L'auteur est un individualiste : il sait que, seule, la pleine expansion des frères humains vers plus de sagesse et plus d'amour peut amener le règne de la Fraternité. Aucun miracle ne transportera les hommes vers leur but, sinon les pas de chaque homme ; le chant hideux ne sera transformé que par l'effort de tous pour exprimer leur cœur, faire taire en eux les démons hurlant à la mort.

Combien d'hommes — nous nous le demandons avec Marcello-Fabri — seront capables de se libérer, d'écouter la voix de leur moi, de triompher des intérêts misérables et de la frayeur ? Là est l'Inconnu éternellement suspendu sur les villes.

Une grande foi, un amour ardent animent l'hymne de Florian-Parmentier : *Le génie*. Et quel profond génie révèle ce poème en prose où le rythme abondant et sûr exprime en riches images une pensée pénétrante, une frémissante sensibilité !

Pour comprendre et pour chanter ainsi la puissance de la Lumière, Force créatrice, Vraie Vie, il faut, certes, avoir été visité par cette suprême Force, avoir dans ses yeux cette flamme, dans tout son être cette Vie.

Seul l'homme de génie sait les souffrances intérieures qu'apporte la Révélation du monde, qu'entraîne la Rénovation de l'être ; seul le Prédestiné qui a « gravi les montagnes aux cimes solitaires » peut comprendre que tout l'aide à grandir, même la souffrance et que bientôt pour lui il n'y aura plus de souffrances ; mais sur les hauteurs d'où il domine le monde et ses inquiétudes et ses haines, la certitude et le bonheur.

A ces prédestinés — bien rares — le monde doit sa grandeur : Bouddha, Socrate, Jésus, Shakespeare ou Galilée — c'est de ceux-là qu'il vit, c'est par eux, même lorsqu'ils le nient, que les esprits sont façonnés.

Ainsi finit par triompher sûrement le génie, « le plus noble visage de la fatalité », dont la « victoire est inéluctable ».

Dans *Kallisté* P.-F. Morucci nous fait admirer la beauté de la Corse, sa patrie. Il exprime aussi, avec sincérité, son espoir de justice. Pourtant il a vibré, comme trop d'autres, au souffle meurtrier. Il a glorifié, envié les héros

qui s'en vont, jeunes, dans la mêlée.

Peu à peu son cœur semble triompher des préjugés. Il voit le néant de la victoire et que tous les lauriers

sont cueillis dans le sang des vierges et des mères

Il comprend l'horreur des vengeances durables, son œuvre alors, s'élève dans une noble fierté. Il sent qu'il est un exilé dans les cités humaines, jette un appel vibrant à la solitude, tourne à jamais son cœur vers la petite patrie, « nid » où il espère oublier les âpres luttes et de nouveau rêver.

Georgette RYNER.

Aux anarchistes individualistes de langue italienne. — Compagnons. — Tandis que la réaction nous talonne de toutes parts, favorisée par l'impuissance du « subversisme » officiel et de la résignation grégaire des masses abruties ; nous, anarchistes individualistes, ennemis irréductibles de toute loi et de tout maître, sentons plus impérieuse que jamais la nécessité d'intensifier nos efforts pour contrebattre efficacement la sadique phobie liberticide des tyrans et de leurs sicaires.

Mais pour pouvoir diffuser notre œuvre critique et destructive, nous croyons indispensable de donner naissance à un organe, à nous, qui entreprenne la tâche de défendre et propager les idées de l'individualisme anarchiste et de combattre toutes les tyrannies qui nous oppriment. Nous avons donc décidé de jeter dans la circulation un périodique qui s'appellera *L'Illegalista;* qui paraîtra, si possible, en Italie ; sinon hors d'Italie.

Ce périodique ne se contentera pas de contribuer à la compréhension des principes iconoclastes, à la valorisation des actes de révolte — il mènera une ardente campagne en faveur des victimes politiques qui gisent solitaires dans les cachots obscurs où la bourgeoisie féroce les martyrise avec une atrocité et une perfidie raffinées.

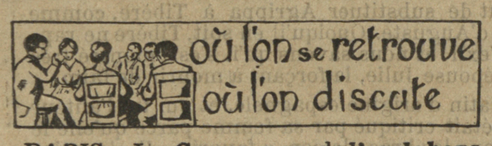
Adresser toutes demandes de renseignemeuts et les fonds (pour que cette initiative se réalise aussi promptement que possible), à Osvaldo MARAVIGLIA. Box I, station 18, NEWARK (N. Y.) Etats-Unis, ou à ENZO MARTUCCI, villa Fiano, S. BENEDETTO CASERTA, Italie.

Friedrich Radszuweit. *Die Lebensgeschichte eines einfachen Mannes.* (Histoire d'un homme simple). — Pierre Ramus : *Friedenskrieger des Hinterlandes* (Un pacifiste de l'arrière, roman d'aventures d'un anarchiste durant la guerre mondiale). Mannheim 1924. — *Der Eigene* (périodique mensuel de culture masculine.) X° 1/2. 1924.

Renée Dunan : *Baal* ou la magicienne passionnée (Editions Malfère).

Vérité. Octave Mirbeau. *La Grève des Electeurs* (n° 22 des *Croquis Brefs*) chez Albin, 24, rue Chaumais, Lyon ; 0 f. 20. *Déclarations de Georges Etievant* (N° de janvier de la « Brochure Mensuelle », 39, rue de Bretagne, Paris, 3e Editions du « Groupe de Propagande par la Brochure ».)

Qu'est-ce que l'I. W. W. ? Edition de « Les Ouvriers Industriels du Monde » Chicago.



PARIS.—Les Compagnons de *l'en dehors*. — *Bar des Ardennais*, 51, rue du Château-d'Eau (métro Château-d'Eau).

Lundi 11 février, *La persévérance dans l'effort permanent*, par Ovide Ducauroy.

Lundi 25 février, *Le problème de la souffrance*, par E. Armand.

Lundi 3 mars, *Est-ce le moment de réaliser ?* par Loyal.

ECOLE DU PROPAGANDISTE. — Les cours auront lieu tous les mercredi et vendredi de chaque semaine, à 21 heures très précises, non plus à la Maison commune, 49, rue de Bretagne, mais au *Bar des Ardennais*, 51, rue du Château-d'Eau. — Pour tous renseignements, s'adresser à Chéron, à la *Librairie Sociale*, 9, rue Louis-Blanc, Paris-XI[e].

Grupo Libertaria Idista. — Ceux d'entre nos lecteurs que la question intéresserait sont prévenus qu'il existe un groupe idiste, composé exclusivement d'individualistes ou communistes anarchistes. Ce groupement englobe tous les camarades résidant en France. Pour tous renseignements, s'adresser à Jules Vignes, à Saint-Genis-Laval (Rhône) (par correspondance). Cours gratuit de langue internationale Ido, fonctionnant toute l'année au siège du groupe à l'adresse ci-dessus.

Pour la vie du journal :

Souscription permanente. — Goguet, 5 50. Piriou, 1. A. Guis, 20. G. Barbot, 1 50. Antoine Feuech, 1. J. Lopez, 1 50. Lebret, 1. Théophile Delorme, 5. Jean Conan, 2 25. Pierre Couissinier, 0 50, Théodore Jaume, 2 50. Désiré Fonteyn, 10. P. Messager, 3. Alcide Heraud, 2. Georges Laingui, 1 20. G. Bastien, 10. Pierre Vaisset, 1 50. Henri Schneider, 5. André, 2 50. Ovide, 1. Collecte réunion rue de Bretagne, 11 70. Charles Royer, 11. Giraud fils, 2. Ludov Filleau, 2. Paul Faure, 19. Walter Carlier, 2 50. Fred. Prevost, 9 50. Regis Croze, 5. Hector Chiappa, 4 50. Kühn, 3. Blanche C.-S., 4. René Lieugme, 1 50. Léon Derzelle, 4 70. Alphonse Quet, 1 75. A. Burie, 14 50. F. Herbinier, 0 50. Liger, 0 50. Henri Larue, 2. Eluis, 1. Poirey, 2. Contou, 1 50. M^me^ Bernard, 2 50. Marie S., 5. Spilthoorn, 2. Stephen Mc S. 5. Mauclair, 4 50. Liste arrêtée au 27 janvier. Total : **215** fr. **10**.

Souscription permanente : Nos amis se rappelleront que l'appoint des souscriptions est essentiel tant que nous n'aurons pas davantage d'abonnés pour assurer la parution de *l'en dehors*.

— UNE CAMARADE malade, désirerait trouver vieille bicoque à la campagne, d'une seule pièce, même en mauvais état, mais au loyer peu élevé et si possible bien exposée — un petit abri pour quelques animaux. — F. G. au bureau du journal.

ELLE. — LA BRÈCHE DE ROLAND. — Ne pourrais-je avoir votre adresse ? E. A.

— NEBLIND prié donner nouvelles instructions à Withoutrame concernant mission dont il l'a chargé. Trois lettres, deux cartes sans reponse.

— CAMARADE désire correspondre avec lectrice partageant les idées de *l'en dehors* susceptible de devenir sa compagne. Agé de 25 à 30 ans. Ecr. Delorme, 75, rue Caumartin, Paris IX^e^.

Livres d'occasion. — Adler Mesnard : *Dictionnaire* de poche franç.-allemand et allemand-franç., 2 f. — J. Simon : Conférences thérapeutiques et cliniques sur les *maladies des enfants*, 2 vol., 8 f. 50. — E. Pothé : Applications de la *télégraphie sans fil* (neuf), 2 f. 50. — Emile Zola : *Lourdes*, 3 f. — F. Lhomme et E. Petit : *La Composition française* aux examens et aux concours, 3 f. 50. — Eugène Suë : *Romans*, 12 fr., un gros vol. — Fulgence Marion : *L'Optique*, les ballons et les voyages *aériens* (2 vol. reliés en un), 4 f. 50. — Léon Tolstoï : *Le Cadavre vivant*, 3 f. — Onésime Reclus : *La Terre* à vol d'oiseau (2 vol.), 5 f. 50 ; *France*, Algérie et Colonies, 3 fr. — Anatole France : *L'Anneau d'Améthyste*, 2 fr. 50 ; *La Révolte des anges*, 2 fr. — Victor Hugo : *Napoléon le Petit*, 2 fr. — Ch. Louandre : Dictionnaire usuel d'*Histoire et de Géographie*, 2 fr. — Georges Buisson : *La sténographie pratique*, 2 fr. 50. — Eugène Mirecourt : *Lettres à M. P.-J. Proudhon* sur la justice dans la Révolution et dans l'Eglise, 3 fr. — E. Castex : *Electricité médicale* (672 p., état presque neuf), 6 fr. 50. — Schweitzer : Méthodologie des *langues vivantes*, 2 fr. — Paul Marguerite : *La Morale*, 2 fr. — Pierre Blanchard : *La Plutarque de la Jeunesse*, 6 fr. — Cassel's German-english and english-german pronouncing Dictionary, 6 fr.

Un grand nombre de Préjugés règnent à l'endroit de l'Individualisme considéré au point de vue anarchiste

Pour les dissiper, procurez-vous et répandez nos Tracts et nos Brochures

par **E. Armand**

	franco
La Valeur et les conséquences de son abolition	0 25
Mon p^t^ de vue de l'anarchisme individualiste	0 15
L'anarchisme comme vie et comme activité	0 10
Les ouvriers, les syndicats et les anarchistes	0 20
La vie comme expérience. Fierté	0 20
La procréation au p^t^ de vue individualiste	» »»
Les besoins factices, les stimulants et les individualistes	0 10
A vous, les humbles (placard pap. couleur)	0 20
Le plus grand danger de l'après-guerre	0 25
Lettre ouverte aux travailleurs des champs	0 25
L'Illégalisme anarchiste, le mécanisme judiciaire et le point de vue individualiste	0 30
Amour libre et Liberté sexuelle. Variations sur la volupté	0 55
Mon athéisme	0 15
Est-ce cela que vous appelez « vivre » ? — La Ruse. — L'en dehors (en français et en *ido*)	0 15
par **Benj. R. Tucker**	
Ce que sont les anarchistes individualistes	0 10
par **Voltairine de Cleyre**	
L'idée dominante (Edition augmentée)	0 20
par **Albert Libertad**	
La joie de vivre	0 20
par **Gérard de Lacaze-Duthiers**	
Les vrais révolutionnaires, les 3 exempl.	0 15
par **Alba Satterthwhaite**	
Le Grand Fléau : Le Christianisme. Si j'étais Dieu	0 10
"Notre" Individualiste (texte français et *ido*). "Pour la fin de la guerre"	0 10

Les 22 brochures ou tracts franco : 2 fr. 75. (sous enveloppe : fr. 3,00)

Collections

par delà la mêlée, n^os^ 11 à 42	7 50
l'en dehors, premier format, n° 1 à 16/17	4 »
Cartes postales, la série de 10	1 »
— (5 séries)	4 »
Piqûres d'aiguilles, 10 feuilles (140 textes)	1 »

L'éditeur André Delpeuch (51, rue de Babylone) va faire paraître : **Ainsi parlait l'Homme,** de Camille SPIESS. L'auteur de cet ouvrage dépasse Freud en ce sens qu'il complète la *psychoanalyse* freudienne, qui ne traite que des troubles et déviations psycho-sexuelles, par une *psychosynthèse* (bio-psychologie) qui étudie l'homme dans toute sa généralité ethno-psycho-sexuelle, en donnant une solution au problème juif. — Le volume sera préfacé par Louis Estève, disciple d'Ernest Seillière.

Ainsi chantait un " en dehors "

par E. ARMAND

Les meilleurs, les plus expressifs, les plus vivants des poèmes, poésies, proses rythmées composés par l'auteur depuis 1902.

Un volume de 150 à 175 pages, sur beau papier, tirage soigné.

Bulletin de Souscription

Nom et prénoms .....

Adresse complète .....

(Ecrire très lisiblement).

Nombre de volumes souscrits à **5** *francs l'exemplaire* .....

Découper ou recopier le bulletin ci-dessus et l'envoyer accompagné du montant à E. ARMAND, 22, cité Saint-Joseph, Orléans.

Souscriptions reçues depuis le dernier numéro :

10. Marcelle Collas. — 11. Henri Schneider. — 12/13. André Chamboredon (2 vol.). — 14. Maurice Comte. — 15. Regis Croze. — 16/17. Ch. Papillon (2 exempl.). — 18. Théo. Delorme. — 19. François Kühn. — 20. Elise Duquenhem. — 21. André Cahier. — 22. Léon Derzelle. — 23. Paul Berthet. — 24. Marie Sauvat. — 25. Maurice Guernier. — 26. Germaine Picard. — 27. Marguerite Picard.

Il reste encore 475 souscriptions environ à trouver

Le Gérant : A. MORAND.

Imp. Coop. " LA LABORIEUSE "
7, rue du Gros-Anneau, ORLÉANS